

L'évidence des triangles isocèles

Emmanuel Lambert

*Ce texte a été écrit suite à une demande de 20 monologues
sur le thème « Mon voisin est une voisine ».
Merci aux EAT et à Remy Chéchetto de me l'avoir proposé.*

Sommaire

1. Mon voisin est une voisine
2. Rosa, rosa, rosam
3. Bouche à bouche
4. Les trois marches
5. Balayer les doutes
6. Poésie scandinave (ett)
7. Ne plus vous dire
8. Mary, ma lou
9. La gueule des roses
10. Le monde en sac à dos
11. Poésie scandinave (två)
12. Laissez-les se froisser
13. Puzzle, la pièce en trop
14. La droite ou la gauche ?
15. La droite ou le gauche ?
16. La vie en rose
17. Poésie scandinave (tre)
18. Paradoxe ministériel.le
19. L'évidence des triangles isocèles
20. L'horoscope
21. Mon voisin est une voisine (2)

Épilogue : la voisine

*Un homme et une femme sur un banc.
Des gens passent.*

1. Mon voisin est une voisine

Mon voisin est une voisine, elle est à ma droite, c'est la première fois qu'elle vient là et moi aussi. Autour de nous des gens passent, certains nous observent, toi tu m'écoutes et moi je m'énerve.

Mon voisin est une voisine, elle fait mine de m'ignorer mais je sais qu'on se regarde de travers pour ne pas nous voiler la face. Il faudrait que je lui parle du coin de l'œil mais je n'ose pas. Il faudrait que le hasard s'emmêle pour que tout se dénoue. Il fait beau, étrangement beau à cet instant, comme si les saisons faisaient l'amour et que les passants jouaient au printemps.

Mon voisin est une voisine, elle me happe, me fascine et me captive mais je sais que mon regard ne doit pas s'attarder. Il faudrait vraiment que je commence par des mots avant de me plonger dans son image... je n'y arrive pas, plus tard peut-être. Pour l'instant la peur de dire les choses m'empêche de revenir vers elle alors je vais vous raconter les histoires des autres. Mon voisin est une voisine et je vais m'en échapper pour mieux lui échapper.

Les histoires des autres, ce sont celles qui passent devant moi : un enfant avec un sac à dos en skate, des feuilles tombent de son sac, une dame les ramasse. Derrière, une autre femme ; sur son T-Shirt, l'image célèbre de deux athlètes aux poings levés, les JO de Mexico je crois. Mon regard s'é gare : elle embrasse lui. Lui et elle. Elle embrasse elle. Elle et elle. Des histoires aux pronoms très personnels. Au loin, on entend une poète scandinave qui déclame des vers dans un français absurdement parfait. Un sari passe, d'autres couleurs de peaux aussi, j'ai le monde devant moi.

Une femme d'un âge qui ne se dit plus prend le bout du banc. A l'opposé, un journal vient s'asseoir, deux mains pleines de doigts à bagues s'y agrippe. Je prends le temps de lire l'horoscope au cas où... Il est dit que je fasse attention à moi ; de toute façon, cancer ça n'a jamais été bon signe.

Sur le banc, les féminins pluriels m'entourent comme autant de paroles en suspend.

Que je fasse attention...

Je comprends maintenant que j'ai fait une erreur de lui de donner rendez-vous ici.

Ma voisine a les yeux verts et j'aimerais lui dire qu'elle est trop grande.

Mais je n'ose pas lui parler, à cause de ce qui s'est passé hier.

Elle est trop grande cette place publique, pour lui dire que je l'aime.

*

2. Rosa, rosa, rosam

Je suis assise. Je suis en train de faire un acte politique et personne ne le voit.

C'est mieux comme ça.

Parce que j'ai cent trois ans et je n'ai pas envie de faire trop de bruit. Le silence me va bien, je crois.

La politique sans faire de bruit, c'est rare de nos jours. Là-haut, à droite comme à gauche, ils n'arrêtent pas de parler ; tellement qu'ils parlent que même eux n'ont plus le temps de s'écouter... au moins ça les rend rigolos.

Alors qu'elle... Quand elle a parlé, tout le monde s'est tu ! C'était juste trois phrases, un peu perdues en bout de course, mais quand elle a ouvert la bouche, on sentait l'envie que le monde change. Je l'ai admiré. Tout de suite. Je ne la connaissais pas pourtant je l'ai admirée et puis j'ai eu peur, mais je me suis dit que c'était juste.

Et aujourd'hui je crois que c'est un peu grâce à elle, si les deux jeunes femmes là-bas s'embrassent ou si l'autre va à son cours de boxing. Peut-être que ça n'est pas vrai mais ça fait plaisir à mon cœur de penser ça. Et à cent trois ans, ça bien de s'occuper de son cœur.

J'ai beau être vieille, je repense souvent à ce qui s'est passé ce jour-là. Je n'aurais jamais osé faire ce qu'elle a fait. Si cet homme m'avait parlé, plutôt qu'à elle, je me serais mise debout et j'aurais marché un peu plus loin. Si l'Histoire m'avait choisie à sa place, la vie ne serait pas aussi douce que ce joli baiser là-bas.

Heureusement que l'Histoire a trouvé ma voisine pour se raconter.

Ce jour là, le bus aurait pu continuer sa route, mais il a dû s'arrêter parce que ma voisine a voulu rester ma voisine : pas pour rester à côté de moi mais parce qu'elle n'a pas voulu changer de place alors qu'un homme lui demandait. Un homme blanc.

Le chauffeur a stoppé, lui a demandé de se lever car il y a des couleurs de peau qui demandent qu'on obéisse.

Rosa a dit... Je ne connaissais pas encore son nom, j'ai su après qu'elle s'appelait Rosa.

Rosa a dit *non*, elle n'a pas eu envie d'obéir. Pourquoi ? Certains pensent qu'elle était fatiguée de sa journée de travail, d'autres pensent qu'elle en avait marre que les lois se construisent avec des couleurs et des manques de peaux.

Moi je sais exactement ce qu'elle a dit, j'ai entendu ses paroles aussi précisément que j'ai vu les traits de son visage se déformer quand les policiers sont venus et l'ont emprisonnée.

Quand le monde vous bouscule, la mémoire se souvient.

Quand on a annoncé son procès, j'ai eu envie d'y aller avec quelques autres, une sorte de solidarité du bus n°2857.

« Vous ne devez jamais avoir peur de ce que vous faites quand vous faites ce qui est juste ».

Rosa a dit ça. Rosa Parks. Ça a été le début d'un long changement pour que les couleurs de peaux se reconnaissent et qu'on ne dise plus jamais *chacun à sa place*.

Depuis, tous les premiers décembre, je m'assoie sur un banc toute la journée... et je pense à elle.

Et quand quelqu'un me demande s'il peut s'asseoir à ma place je dis : *non*.

C'est ma manière de me souvenir.

Et de continuer à faire la révolution.

*

3. Bouche à bouche

Je veux t'embrasser là, maintenant, sur cette place, en public. Je veux mes lèvres contre les tiennes, que ma langue caresse ta langue et que nos désirs prennent toute la place.

Quoi ? (...) Qui nous regarde ? La vieille assise à côté du couple sur la banc ? Tu parles ! Les autres ? Ils marchent, jettent un œil mais la plupart s'en foutent. (...) Non... Je ne veux pas te forcer, je veux seulement vérifier que si tu ne veux pas m'embrasser là, tout de suite, c'est bien toi qui décide et pas les barrières que tu t'es mises. (...) Oui, tes parents ! S'ils l'apprennent tout va devenir compliqué, mais ils ne sont pas là... et quand je dis *pas là* c'est même très loin, non ? Alors !

Alors... toi !

Toi, embrasse-moi !

Oui, *on-va-dire-que*. Et quoi ? J'aime bien les *on-va-dire-que*. J'ai envie du regard des gens sur nous deux et de tous les cancons qui vont avec, j'aime ça comme j'aime tes yeux, ta bouche, tes hanches quand elles se collent aux miennes, comme j'aime ta peau qui me donne envie de nos caresses. J'ai envie de toi, c'est furtif, c'est furieux, c'est futile si tu veux mais...

Regarde !

Regarde mon visage... et le tien : entre tes lèvres et les miennes il n'y a que quelques centimètres qui nous séparent ou qui nous lient, si mademoiselle veut bien se donner la peine. Quelques centimètres que tu nous refuses mais je vais attendre.

Je vais attendre, j'ai tout le temps pour ça.

Tu sais que parfois l'Histoire se joue au dixième de seconde ? Pour tous les fous des Jeux Olympiques. Notre histoire à nous n'est pas une course même si elle se joue sur la longueur... d'à peine quelques centimètres.

Regarde-moi, la distance qui t'effraye est infime, je suis ta ligne d'arrivée et aussi ton point de départ : je te le répète, j'ai envie de toi, de coller mes lèvres aux tiennes, de sentir ta poitrine, de caresser ta joue et laisser ma main courir où elle veut, vers d'autres endroits qui m'inspire... comme on le fait dans nos chambres depuis trois mois, sans rien dire à personne.

Je ne veux pas te forcer, je veux seulement t'aider.

A te rapprocher. Dans quelques centimètres tes seins seront contre les miens, nos cheveux longs s'emmêleront ensemble dans des rêves de filles qui ont seize ans et des corps amoureux.

Embrasse-moi, là, devant tout le monde !

Parce que je t'aime.

Et que l'amour est une longue issue de secours.

*

4. Les trois marches

« Tu crois aux droits de l'Homme ? »

« Tu crois en Dieu ? »

J'ai répondu *oui* aux deux questions mais je n'ai pas levé le poing.

Ni pour lui ni contre personne. J'ai baissé la tête.

Un court instant. Puis j'ai regardé devant moi, en me disant que derrière, ils forçaient le monde à ouvrir les yeux et à changer de mentalité.

Je m'appelle Peter Norman, je suis australien, j'ai fait 20".

Ce qui est se passe en ce moment va très vite.

Plus vite qu'une finale de 200 mètres que nous venons juste de terminer.

Tommie Smith l'a couru en 19"8, nous avons 2 dixièmes de différence.

Une différence infime, essentielle et dérisoire mais bien moins importante que ces deux questions qui nous rassemblent à cet instant.

« Tu crois aux droits de l'Homme ? »

« Tu crois en Dieu ? »

Deux questions qui nous ont permis de nous comprendre tout de suite, sans avoir besoin de temps, pas plus en minute qu'en dixième.

Nous nous sommes compris et entendus, tous les trois.

Le troisième : John Carlos - lui aussi, tout comme Smith, est un sympathisant des mouvements de protestation contre la ségrégation raciale aux États-Unis.

Nous sommes en 1968, l'année même où Martin Luther King, le pasteur qui avait soutenu Rosa Parks, a été assassiné ; à nous trois, cette année-là, il nous faut monter sur le podium des Jeux Olympiques de Mexico.

Tommie Smith sur la plus haute marche, il a couru le 200 mètres en 19"8.

Et il va être exclu à vie des Jeux Olympiques.

John Carlos aussi.

Pour avoir levé le poing, un poing ganté de noir.

Quand ils m'ont dit ce qu'ils allaient faire, j'ai réalisé la force de ce qui allait se passer, mais à vivre c'est un océan qui déborde.

Je m'appelle Peter Norman, je suis australien et contre la politique ségrégationniste de mon pays.

Nous portons tous les trois un badge sur la poitrine pour affirmer nos convictions.

Je m'appelle Peter Norman, je suis blanc et fier de pouvoir m'identifier à Smith - et à Carlos, fier d'avoir eu l'idée qu'ils se partagent cette paire de gants, pour que le noir s'ajoute au noir de chacun de leur poing levé.

Je sais qu'il y aura des conséquences pour moi aussi, qu'on va me demander de condamner leur geste, que ma famille va me désavouer, qu'on risque de m'interdire de courir, que l'Histoire va sans doute m'oublier et qu'au mieux je ferai partie d'une photo, une image sur un T-Shirt, qu'une femme noire aux mêmes convictions que moi portera un jour.

En ce moment je ne suis pas le deuxième d'une des plus grandes courses de l'Histoire, je suis juste le voisin d'un autre, en haut d'un immeuble de 3 marches.

*

5. Balayer les doutes

N'insiste pas, je ne veux pas la signer ta pétition, je veux qu'on me laisse tranquille. Oui, je suis pour l'écologie. Oui, je suis pour sauver la planète mais pour ça, moi, je balaye la place et ça me suffit. (...) Non, vous ne me ferez pas changer d'avis, toi et ta colère.

Ma femme l'appelle Lou, un diminutif... Pourquoi je te dis ça ?

Parce que si j'ai oublié *avant*, c'est grâce à ma femme. *Avant* j'ai fait des luttes, l'écologie je connais, j'ai été militant... les victoires qu'on a gagné, je suis devenu politique, homme politique ! J'ai connu le goût du pouvoir... et ses dérives qui m'ont entraîné dans des combats qui m'ont perdu. J'ai fait des trucs dont j'ai oublié la honte mais je n'en reste pas fier.

Je doute parfois, c'est vrai... mais les doutes... tu connais l'expression.

Si j'ai oublié *avant*, c'est grâce à ma femme.

Ma femme c'est quelqu'un qui ne mettra jamais ses poings sur des i. Ses poings d'ailleurs je ne les ai jamais vues, elle a toujours les mains ouvertes, pleines de rires.

Elle ne s'est jamais battue contre la société, ni contre la ségrégation raciale, ni contre la culture intensive, elle n'a été dans aucun mouvement de protestation au moment où les autres l'ont fait. Et quand on lui a dit qu'elle ne comprenait rien aux enjeux du moment, elle a dessiné des ronds dans l'eau comme on joue à la marelle.

Puis elle a refermé la porte de chez elle pour ne jamais l'ouvrir : ne rien dire. Ne *plus* rien dire, sauf pour faire entendre la paix à deux combattants, ses poissons rouges. En fait se battre elle s'en fout. Elle cherche simplement le respect et comme elle trouve que plus personne ne respecte rien, elle vit avec des rêves. Elle s'est construit un monde un peu flou.

C'est vrai, ma femme il n'y a pas grand monde pour l'entendre... mais qui veut l'écouter ?

Moi un jour.

Et elle a changé ma vie. Elle n'a pas changé le monde elle a juste changé la vie de quelqu'un pour la rendre plus respectueuse.

Je trouve que ça vaut beaucoup de colère.

*

6. Poésie scandinave (ett)

La dernière fois qu'on a blanchit les icebergs
C'était pour rompre la glace
et redonner des notes maritimes à quelques couleurs effacées

*

7. Ne plus vous dire

Papa maman j'ai des choses à ne plus vous dire
des raclures coincées au fond de la gorge
qui rendent ma vie aussi conne que la vôtre a pu l'être.
Papa maman votre fille a fait ce qu'elle n'a pas pu dans ces horizons bouchés
Heureusement qu'il y a les larmes
Celles qui ont coulé pleine de bonheur quand j'ai pu fuir.
Vous avez fait ce que vous avez pu, pour que je grandisse moins triste.
J'ai fait ce que j'ai pu pour accomplir le reste.
Et je vous remercie.
Si j'avais quelque chose à vous dire,
Je ne vous le dirais pas tout de suite.
Je le garderai et le regarderai à deux fois et pour plus tard, pour les maintenant qu'on dit parfois,
quand ça ne va pas.

Papa maman j'ai des choses à ne plus vous dire :
je me suis invitée dans une vie, pas celle que vous pensiez pour moi
ni même celle que je croyais pour moi.
Je me suis invité dans une vie, celle d'une autre.
J'ai décidé de marcher dedans, à grands pas, à pleines dents, de tous nos sourires et de mordre dedans.
Et j'aimerai aujourd'hui...
ne plus penser à vous
quand je suis contre elle et que je l'embrasse
Comme on dit des fois.
Comme on dit parfois.

*

8. Mary, ma lou

Mary, ma lou.
je t'emmène en lassitude
peupler nos chimères de rêves absurdes
faire rentrer nos peurs dans l'économie de nos envies
te dire que tes bras sont doux
et que les miens sont au bout.

*

9. La gueule des roses

Des roses !

Tu sais d'où elles viennent les roses !

C'est pas parce que c'est un mec qu'il est con, mais lui il est con. Ses roses, je parie qu'elles viennent d'Inde ou d'Afrique. T'as jamais entendu parler de la culture des roses au Kenya ? Elles sont cultivées au bord du lac Naivasha. Elles sont cueillies le matin, mises en chambre froide, pas plus de trente minutes entre la cueillette et le frigo sinon la rose n'arrivera pas assez fraîche. Bah oui parce qu'il faut qu'elle soit le lendemain matin sur les étals de Paris ou d'ailleurs. Le lendemain ! Sept mille kilomètres. Sept mille ! Pour satisfaire un mec comme lui qui va déboursier trente balles dans un bouquet que sa femme ne veut même pas... regarde ! Au Kenya, la femme qui l'a cueillie, pas la peine de te préciser le montant de son salaire.

Bon une fois que t'as dit ça, il reste le pire.

Je ne te parle pas des litres de kérosène qu'il faut pour remplir les estomacs des avions bourrés de fleurs, ni des frigos sur place qui rejettent du CO2 avec autant d'indécence qu'un raciste qui siffle un noir. Non je te parle du niveau d'eau du lac Naivasha qui baisse... parce qu'il faut bien les irriguer les champs de roses. Une seule ferme peut pomper deux mille litres d'eau par jour ! Une *seule* ferme. Deux mille litres, jour. Et la qualité de l'eau du lac... demande aux pêcheurs ! Ces mêmes fermes, elles rejettent combien de tonnes de pesticides et d'autres merdes du genre ? Le poisson du pêcheur kényan, il commence à avoir le goût de la mort.

Je parle du Kenya mais en Inde c'est la même.

Des mecs comme lui, c'est pas des pétitions que j'ai envie de lui faire signer c'est de lui mettre mon poing dans la gueule. Sept mille kilomètres de beignes qui se perdent.

Bon, et toi... tu la signes ma pétition ?

*

10. Le monde en sac à dos

Merci, madame. Merci d'avoir ramassé mes papiers. Vous venez de les sauver et de me sauver la vie en même temps. Si je te jure !... Pardon, je vous jure madame. Je vous jure que je te dis pas de bêtises. Et si vous me croyez pas, je peux tout te raconter, tu vas comprendre.

C'était mon premier grand voyage, je suis arrivé par l'avion du matin. Au décollage, j'ai écarquillé les yeux pour oublier mon ventre qui s'envolait tout bizarre. A l'atterrissage, j'ai su que le bizarre c'était pas que mon ventre, c'était tout le reste aussi. Bah oui, parce qu'au Japon y'a rien qui est pareil : la manière de rouler à vélo, de dire bonjour, de dessiner pour écrire...

Une fois arrivé, j'attends. J'attends le premier monsieur avec une tunique noire qui passe et je lui demande de m'indiquer la porte du bout du monde.

Si ! On a parlé ensemble lui et moi ! En japonais. Je n'ai jamais appris le japonais mais je sais le parler ; et c'est pas parce que j'ai onze ans qu'il ne faut pas me croire.

Bon, je marche à l'endroit qu'il m'a indiqué et je trouve la porte. Mais quand j'appuie sur la poignée, elle se met à rire. Je vous jure madame, la porte se met à rire comme si le dieu de la foudre était caché dedans.

Je monte les escaliers et là... la porte sort de ses gonds et se met en colère. Elle hurle et se transforme... et vous, vous rigolez madame... Vous croyez pas aux dieux c'est pour ça mais au Japon il y en a plein : il y en a partout dans la nature, même dans les arbres. Et comme les portes sont faites avec le bois des arbres, c'est pour ça que les dieux peuvent se retrouver coincés dans les portes, c'est logique.

Bref, la porte se transforme en monstre et me poursuit dans les escaliers. Moi je sors mon pistolet laser mais à chaque fois que je tire dessus, le monstre se divise en deux et continue de me poursuivre. Au troisième étage, j'ai en seize à mes trousses. Je range mon pistolet et je cours le plus vite possible.

Huitième étage. J'ouvre une porte, c'est une salle de cinéma. Il y a un film qui passe, on y voit la mer et des bateaux au loin, qui se rapprochent.

Il n'y a qu'une seule personne dans la salle, une fille au premier rang. Je décide de m'installer à côté, faire comme si j'étais venu avec elle, pour que les monstres me prennent pour quelqu'un d'autre. Je m'assoie, elle ne me dit rien, elle ne tourne même pas la tête. Moi non plus. Quelques secondes plus tard, ils rentrent, regardent la salle, aucun de nous ne bouge.

Je me concentre sur l'image pour ne pas me faire remarquer. L'un des monstres s'avance, me reconnaît et pousse un cri affreux. Aucune sortie possible, je suis perdu...

Là, ma voisine me dit : Saute !

- Où ça ?

- Saute ! Dans l'écran !

Elle me prend la main et on traverse l'écran, on déchire le papier et on atterrit sur le bateau. Les monstres nous ont suivis à l'intérieur du film, tout le monde se retrouve à courir sur le pont, avec des pirates complètement surpris qui sortent de tous les côtés et tirent dans tous les sens. Pour la première fois je regarde celle qui m'a entraîné là, ma voisine du cinéma. Incroyable ! C'est Nami. Je la connais, je l'ai déjà vu dans *One Piece*, un manga japonais trop top !

Pas le temps de lui dire, la bataille est trop féroce, j'esquive les balles, Nami trouve une cape d'invisibilité et disparaît brusquement au milieu de tout le monde. Les pirates sont tellement surpris qu'ils arrêtent de tirer... ce qui surprend les monstres, qui arrêtent de hurler... j'en profite pour aller me cacher dans un des canons du bateau. Je sens une présence à côté de moi, invisible mais bien là, Nami m'a suivi.

Je lui dis tout bas : «Nami, tourne le canon vers l'écran de cinéma et allume la mèche, l'explosion va me faire retourner dans la salle. »

Ça a marché, mais je te jure que quand l'explosion a eu lieu, ça m'a bien secoué !

Et si tu me crois pas madame, t'as qu'à lire. Les feuilles qui sont tombées par terre et que vous venez de me redonner, c'est celle où j'ai enfermé tous les monstres dans des cases et toute l'histoire qui va avec : la

porte du bout du monde, le cinéma, les pirates. Nami et moi on est aussi là-dedans... et c'est avec cette BD que j'ai été sélectionné pour le concours du meilleur manga d'enfants.

Alors merci madame, d'avoir sauvé mes feuilles et de m'avoir sauvé la vie... parce que vous savez où je vais maintenant ? Prendre l'avion pour le Japon ! En vrai !

Leur présenter mon manga. Vrai de vrai !

Celui-là c'est mon meilleur scénario, mais j'ai encore plein d'autres mondes dans mon sac à dos, des mondes d'enfants qui rêvent... et j'espère que nos rêves ils sont assez puissants pour s'entasser dans la tête des grands.

*

11. Poésie scandinave (två)

La dernière fois que les au-revoir m'ont plu
tu n'étais plus là
et je ruisselais

*

12. Laissez-les se froisser

- Allô. C'est moi.
- (...)
- Oh ! Il y a un homme qui vient de me donner un bouquet de fleurs.
- (...)
- Non elles ne sont pas pour moi, il a juste l'air complètement perdu. Depuis que je suis arrivé dans ce pays, je vis sans arrêt des choses incroyables. C'est tellement différent de chez nous. Oui ?
- (...)
- Non, je suis avec toi mais je l'écoute aussi : il me donne des fleurs, même si elles ne sont pas pour moi, ça mérite de l'attention.
- (...)
- Le monsieur est parti. Tu sais combien j'aime les fleurs ; si j'avais été chez nous, je les aurai offertes au Gange et j'aurai prié pour que ce monsieur me retrouve un jour. C'est beau d'offrir des fleurs à une femme devant tout le monde. Tout est tellement différent ici, tout se fait en public, les gens s'embrassent et ça ne gêne personne. Devant moi il y a deux femmes qui le font, je ne pourrais pas.
- (...)
- Je ne sais pas si je trouve ça bien ou pas, je dis juste que je ne *pourrais* pas. Mes parents seraient contre. Ici, ils s'en fichent de leurs parents ou des autres, ils font ce qu'ils ont envie, ils réalisent leurs désirs, ils bousculent aussi. Leur société individualiste leur permet ça. Mais... entre bousculer et provoquer je n'ai pas encore compris où était la limite. Parfois ça me choque, l'autre soir j'ai fait une soirée chez un étudiant, j'ai vu tellement d'excès et de manque de respect avec la voisine... Chez eux le collectif c'est mettre des individus ensemble, ce n'est pas respecter les règles de sa communauté.
- (...)
- Ne dis pas ça, ça marche aussi je t'assure... tant que leurs libertés individuelles ne se tapent dessus.
- (...)
- Je suis comme toi, je ne veux pas réfléchir seulement pour moi, je veux aussi réfléchir pour ma famille, pour les gens qui m'entourent, pour ma culture qui me manque. Tu sais que je porte mon sari chaque jour pour ne pas me fondre dans leur culture, tu vas rire mais j'ai peur de devenir comme eux ; la solitude surtout, c'est le plus dur. Je n'ai trouvé personne encore pour partager mon appartement, je suis tellement timide que je n'ose pas mettre une annonce, les gens m'impressionnent trop et puis il faudrait que ce soit une fille sans doute, je crois que mon père n'aimerait pas sinon. Heureusement que nous avons nos divinités, je vis avec Ganesh et Shiva, en attendant que quelqu'un, un jour, se joigne à nous... J'aimerais tellement...
- (...)
- Oh non je n'ai pas dit ça ! Si je suis venu étudier ici, tu sais bien que c'est pour... Oui, bousculer, oui ! Mais jusqu'où ? Tiens, il y a une vieille dame sur un banc... tu ne crois pas que nos parents méritent qu'on ne bouleverse pas tout sans arrêt. Leur monde va trop vite : il n'y a plus de coutumes à respecter, chacun fait pour soi et les gens se débarrassent de leurs parents en payant quelqu'un qu'ils ne connaissent pas pour s'occuper de leur propre mère, celle qui leur a donné la vie.
- (...)
- Tu sais ce que j'aimerais oser ?... Attends, il y a un enfant qui vient de faire tomber des papiers.
- (...)
- Allô ? Excuses-moi, j'ai pris du temps... Tu sais ce que le petit garçon m'a dit ? J'espère que nos rêves sont assez puissants pour s'entasser dans la tête des grands.
- (...)
- Oui c'est beau - et moi j'espère que les rêves des grands sont assez fragiles pour se froisser... et bousculer nos certitudes.

*

13. Puzzle, la pièce en trop

Qu'est-ce que je fous là ?

Le surréalisme aurait-il abandonné toute prétention à faire exploser le sens d'un puzzle ?

Ou son dessein. En deux mots.

Allô la terre ? Mon intérieur se ferme, j'en fais quoi ? Contraction de l'univers et mélange des temps. Futur antérieur d'une pluie qui tombe, précipitation imparfaite et conditionnel repassé d'une première forme... lisse et plate. Couture.

Je t'ai battu alors arrête de me traiter de poésie, je m'en fous des styles.

Il fait beau dit-on mais la chaleur se tait et la nuit me m'a pas encore couché, je suis donc debout au cœur d'une solitude qui m'a poussé à vivre là où vivent les surprises.

Je ne suis pas de la poésie, je te dis ! Je suis le chaos et le chaos naît de l'incertitude, qui naît lui-même d'une respiration ou d'un doute, qui naît lui-même d'un *où est donc* ? Tu me fatigues avec tes adjonctions de coordination. Qui suis-je, c'est ça ?

Chaque problème a deux solutions : l'une possible, l'autre strictement impossible. Si vous ne trouvez pas la première, attaquez-vous à la seconde, ça ne résoudra pas le problème, mais ça vous occupera !

Au pire reprend tout depuis le début, et dis-toi que même notre entourage joue à ce grand catalogue.

Mais ne me parle pas de style, de tournure et de faconde ! Ou d'addiction de prose comme on fait des mathématiques en sous-trayant les pas qui se sont perdus dans les halls de gare.

Sinon ! Gare à toi !

Je ferai disparaître les dièses et les bémols, je les rangerai comme on range des souffrances en trop. Et je recompterais le tout du bout des doigts.

Trop de trois, trois de trop. Treize étranges.

Ton compte est bon mon gaillard.

Tu n'as pas l'étoffe du zéro, mais regarde sa robe, ça rit !

Et elle m'affole. En deux mots.

Je voudrais lui décoller les étiquettes pour les mettre de travers. Mais... pas de pot ! Tu aimes la confiture ?

De la confiture d'Estragon. Quelle chance, you are Lucky ! Godot n'attend rien de mieux.

Inspiration ? Oh oui !

Pause.

Rembobinez et oubliez-moi.

Fin de la parenthèse, je n'existe plus.

*

14. La droite ou la gauche ?

« Il faut laisser la parole libre, il faut laisser les opinions s'exprimer ».

A droite on ne dit pas ça.

A droite on dit « Écoute et tais-toi » - au mieux : « Apprends à faire comme nous ».

A droite on ne dit *que* ça.

Et c'est ça qui fait qu'on est insupportable.

Mais on laisse les autres dire.

Dire qu' « il faut laisser la parole libre, il faut laisser les opinions s'exprimer ».

Ça c'est la parole de gauche.

Il n'y a que la gauche pour dire ça et le revendiquer.

Et quand nous, à droite, on veut parler du CAC 40 et du patronat, la gauche nous demande de nous taire.

Au nom de la liberté d'expression.

*

15. La droite ou le gauche ? ou La politique du coup de poing

Tu te décales d'une lettre, d'un geste ou d'un millimètre, on s'en tape. Tu te décales et tu prends l'avantage. Tu te précises de quelques kilos que tu fais passer d'un pied à l'autre, tu rattrapes quelques dixièmes de seconde qu'on aurait crues perdues : quelques crochets, précis comme de la dentelle. Tu ajustes le monde et tu cognes. Droite, gauche. La vie se règle à coup de poing je l'ai compris depuis que j'ai eu l'âge de m'envoyer en l'air. Mon poing fort c'est le gauche. Direct !

Direct du gauche, celui qui m'a aussi fait gagner mes trois derniers combats. Même s'il faut travailler les deux côtés, il y a toujours le côté préféré, celui où tu es forte, où tu mets ta confiance - les ambidextres sont les indécis de la victoire. Moi c'est le gauche, dans les moments où je sens la fatigue, l'épuisement, le souffle qui se raccourcit d'un combat qui dure, je me repose sur lui, je sais qu'au dernier moment je pourrais y mettre toute mon énergie, me concentrer sur un seul poing et l'envoyer au tapis. KO.

J'aime les poings, les miens bien sûr - serrés dans mes gants, mais les autres aussi, les poings levés contre toute forme d'oppression. Comme ces deux noirs américains aux Jeux Olympiques de 68. Deux poings levés sur le podium, une image sur mon T-Shirt. Ce T-Shirt il est vieux mais je le mets toujours avant les combats importants, pour me rappeler qu'une victoire ça se gagne aux poings. Ils étaient noirs, ils ont dit non, ils ont gagné.

Non... Tiens, j'ai voulu m'asseoir sur le banc tout à l'heure, j'ai demandé à une vieille de me laisser sa place. Une vieille, OK... on va me dire que j'aurais pas dû, que les vieux faut les laisser sur leurs culs mais je voulais juste m'asseoir un instant, reprendre mon souffle, faire une mise au poing. J'avais senti un doute en moi, léger, mais dans ces cas-là, il faut que je m'assois. *Pas longtemps*, je lui ai dit, mais la vieille a dit non. Elle n'a pas voulu me laisser sa place.

A moi !

Je ne vais pas la cogner la vieille, ça ne se fait pas, mais elle m'a filé la rage. Encore une qui ne sait pas que quand on est une femme noire, pas super belle, boxeuse, avec le nez de travers et une cicatrice sur le menton c'est la vie tout entière qu'est un combat. Du repos j'en voudrais bien et j'ai le droit de le demander à n'importe qui, même à une vieille. Mais on me le refuse. Toujours.

Assise sur son banc, les combats qu'est-ce qu'elle en connaît la vieille ? En tout cas, elle m'a filé la rage, peut-être bien le petit bout de rage qu'il me manquait pour gagner tout à l'heure. Merci grand-mère. Ce combat va être dur, la fille est forte et moi je ne suis plus au début de ma carrière. Moi aussi je suis vieille mais je dois gagner. Il faut que je gagne, je n'ai pas le choix sinon c'est la fin et je n'aime pas les fins.

Il paraît que la ministre va venir. Quand j'aurais gagné, elle va monter sur le ring, je vais lever les poings en signe de victoire pendant que ma voisine dira un truc à la con à propos des luttes - paraît que c'est la journée Rosa Parks aujourd'hui. Encore une qui va l'ouvrir pour récupérer un symbole, elle ferait mieux de la fermer ; c'est pas les politiques qui vont changer le monde, ils n'ont pas assez la rage pour ça. A gauche comme à droite, ils mélangent tout, ils mélangent même leur gauche et leur droite. D'ailleurs, ce qui les intéresse c'est pas de changer le monde, c'est de ratisser large.

Moi je crois pas au jardinage, je crois à la boxe.

La vie est un combat que tu peux subir, ou vivre en esquivant, mais si tu veux gagner et changer les choses, alors il n'y a qu'une seule politique : celle du coup du poing.

Moi, c'est le gauche. Direct. Au tapis.

Mon poing gauche c'est mon poing final.

*

16. La vie en rose

J'en fais quoi de mon bouquet de fleurs ?

Et de mon poème ?

« *Tes bras sont doux et les miens sont au bout.* »

C'est con comme phrase mais je n'avais que ça à la bouche.

Et puis on s'en fout des phrases à la con ! Les poèmes en sont remplis et c'est pour ça que c'est beau.

T'entends pas la femme qui hurle sa poésie à l'autre bout de la place ?

(...)

Et puis, comment tu veux dire *je t'aime* en étant original, alors que le monde ne l'est qu'à peine.

C'est vrai, on s'en fout.

Ce qui compte c'est à qui on le dit, le moment où on le dit.

Mais elle m'a regardé et elle a rigolé comme quand les riches rigolent dans les mains des pauvres, un rien hautain et avec un peu de compassion pour rendre le tout plus acceptable.

Je crois qu'on ne s'est pas compris sur ce moment-là, elle et moi.

Je suis désolé de te raconter tout ça à toi, mais faut bien que je cause à quelqu'un sinon je vais me sentir encore plus seul.

Bon, mes fleurs... j'en fais quoi ?

Je n'aurai pas dû lui courir après, la rattraper au milieu de cette place et l'embrasser dans des couleurs pétales.

On n'est vraiment pas pareil elle et moi. Regarde-là, avec son sac en bandoulière, son air décidé et son allure de femme qui va changer le monde, c'est elle, c'est Lou... Qui m'a toisé en me disant que les femmes ça n'est pas que de la douceur et qui m'a rendu mes fleurs au nom de ce combat qu'il faut mener.

Et maintenant j'en fais quoi ?

J'ai envie de les donner à d'autres.

Pour apprendre.

Apprendre et me laisser aller dans ce que j'ai toujours eu envie de conquérir : la douceur.

Je sais bien que les femmes ça n'est pas que la douceur, la mienne m'a filé des coups car j'ai été suffisamment con pour lui manquer de respect. On s'est cogné dessus sans esquivé.

Et alors ?

On fait quoi maintenant que le passé est passé ? Il n'est pas le temps de mettre la douceur en avant ?

Sans doute que non.

Mais pour moi si.

J'ai envie.

Et elle, elle vient de me quitter, de *nous* quitter, à cause d'un bouquet.

Les femmes qui revendiquent le droit de se battre n'ont qu'à le faire, au contraire. Mais si elles veulent se battre contre des hommes qui veulent changer et réapprendre le monde... qu'elles se cherchent d'autres têtes de Turcs !

Moi, je cherche juste à me transformer pour que ma femme n'ait jamais envie de se battre contre son homme mais contre la société. Le jour où dans le regard de celle que j'aime je verrai le respect d'un combat qui se joue à côté, j'aurai gagné !

Chacun ses combats.

Le mien est celui de laisser mes fleurs quelque part.

Et qu'on m'apprenne en retour à toujours les trouver belles... longtemps.

*

17. Poésie scandinave (tre)

Qui dira qu'un SOS disparaît à tout jamais
Qui dira qu'un bateau coule sans savoir pourquoi
Qui dira que les *pourquoi* s'étouffent dans les lointains des sirènes

~

Les sirènes scandent des horizons factices
Des 3 fois 3
Qui fascinent les hommes et leur donnent le regard neuf

*

18. Paradoxe ministériel.le

- Allô ? Oui ?

- (...)

- Je viens de le voir à l'instant. Il m'a offert des fleurs.

- (...)

- Et je lui ai redonné. Non je ne pense pas qu'il ait été surpris, on en a déjà parlé : quand on est ministre – surtout nouvelle ministre, des fleurs on en reçoit plein. Et là : il m'offre des fleurs en m'embrassant en public, c'est le bouquet ! Et j'en ai marre de le voir à la recherche d'une tendresse débile. Ce que j'aime dans son côté romantique...

- (...)

- La vie est pleine de paradoxe... ce que j'aime dans son romantisme, c'est sa maladresse. En tout cas je n'ai pas envie que ma vie sentimentale prenne toute la place, il y a d'autres enjeux ailleurs et des combats à mener. Tiens à propos, tout à l'heure je vais à un combat de boxe féminin. J'ai demandé à parler après, c'est important que des femmes politiques soient présentes à côté de sportives, à montrer que nous sommes toutes unies. Je crois au *faire ensemble*. Enfin *faire ensemble*... *être ensemble* ça suffira, je n'ai aucune envie de chausser des gants ; mais je n'ai pas envie d'en prendre non plus, alors je dirai ce que je pense.

- (...)

- Dire c'est faire, c'est performatif tout ça. Tout comme refuser des fleurs c'est aussi une manière de dire. Ça n'est pas grave, il va me faire le coup de *on se quitte pour toujours* mais demain il sera là, et je le prendrai des mes bras, comme à chaque fois qu'on se dispute. Il ne saura pas comment réagir ; je vais le taquiner pour le mettre dans de beaux draps.

(...)

- Non, au sens propre, le satin c'est très bien pour résoudre des conflits. On sait que chacun de nous est le petit plaisir de l'autre. Un plaisir à croquer : j'aime enfouir ma tête dans l'oreiller et sentir qu'il grignote ma peau. Le lit c'est le seul endroit où la vie n'est plus une course, où chaque dixième de seconde se vit comme une éternité, j'aime prendre mon temps, et le sien, et mes seins dans ses... Oh, on m'écoute... J'ai eu pas mal d'hommes dans ma vie, mais j'avoue que lui... Bon, on continue chez toi, entre voisines... j'arrive, je suis tout près.

- (...)

- Oui j'ai moins honte de parler de ça au téléphone que me laisser embrasser en public. Ça choque, tant mieux ! Quand on se sera habitué à ce qu'une femme parle de sexe ouvertement, on pourra enfin passer à des choses plus importantes politiquement.

- (...)

- Souvent, ça part de mon engagement. On a beau être à une époque où l'on dit respecter les femmes, je vois bien que mon implication le gêne, j'occupe trop le terrain – y compris médiatiquement. Et comme politiquement on n'est pas du même avis, il a l'impression de se retrouver associée à mes idées... alors que je n'ai jamais cherché à le convaincre ! Si un peu... j'aurais tellement aimé qu'il vote pour moi.

- (...)

- Chacun est libre mais il y a des libertés qui sont plus dures à accepter que d'autres. Et parfois les gens le nient. D'ailleurs je dois écrire un texte là-dessus, je parlerai politique forcément, des questions de droite et de gauche.

- (...)

- Non c'est plus général que ça : le congrès est sur la liberté d'expression et j'ai vraiment envie de défendre l'idée que...

- (...)

- Non. Sur la liberté d'expression. D'ailleurs je...

- (...)

- Mais laisse-moi parler !

*

19. L'évidence des triangles isocèles

Mon signe astrologique, un dimanche au soleil, diffraction de la lumière : à cet instant t , tout est parfait. Coïncidence de signes : mon horoscope et le temps qu'il fait se réunissent – et pourtant je ne crois ni à l'aléatoire de l'un ni aux caprices de l'autre. Je crois aux certitudes mathématiques, à la chimie de l'instant présent et à la physique de particules élémentaires. Et au radium. Radium. Radiée. Effacée. Enlevée. Gommée. Disparue.

J'ai été la voisine d'une morte. Un moment émouvant.

J'étais présente lorsqu'on a fait entrer la première femme au Panthéon, le 20 avril 1995. Précision hyperbolique : en réalité, elle a été la deuxième à être inhumée là, mais parfois les deuxièmes ont aussi la gloire des premiers.

Je vous salue Marie.

Je vous salue du plus profond de mon athéisme mais aussi du vôtre.

Je vous salue d'être arrivé jusqu'à ce monument, pour vous-même et non comme *femme de*.

Je vous salue dans votre détermination à vous être éloignée de la religion, des pétitions et des grands discours tout en additionnant recherche scientifique et vie sociale engagée, une identité remarquable. Vous avez donné naissance à la physique nucléaire, cru aux vertus thérapeutiques du radium pour lutter contre le cancer, enseigné aux esprits les plus exigeants et formé des centaines de femmes pour les rendre indépendantes et libres. Quadrature du cercle réussie, votre féminisme ne faisait pas de bruit mais il a marqué bien des esprits – dont le mien.

Je vous salue Mary et je vous rends ce y , consonne polonaise de votre prénom *Maryja*, qui témoigne de vos origines dans ce Panthéon bien français... Deuxième axe de réflexion : Curie, on dirait un nom indien, la mort sait si bien réconcilier les diversités.

Merci Marie Curie d'avoir été la femme de deux prix Nobel, d'avoir été la complice de votre époux et tous les deux amoureux de la beauté de la science.

J'avais seize ans ce 20 avril 1995, et à l'âge où d'autres s'embrassent en pointillés, vous m'avez donné envie de continuer à me jeter dans les bras de la science, sans me soustraire à mes aspirations féministes. Sur le parvis du Panthéon, votre corps était près du mien, à la fois mort et vivant de tout ce que vous me transmettiez. Le monde est quantique et j'ai pleuré ce jour-là.

Aujourd'hui j'ai vingt huit ans et je me sens femme épanouie, j'aime les multiples combinaisons de mon corps en mouvement. Les segments de ma vie ne se collisionnent plus pour créer avec eux des points de rupture. Grâce à toi Marie, j'ai réussi à lier mon désir de justice sociale avec mes envies de recherches scientifiques, comme deux jolies parallèles qui avancent dans des goûts d'infini.

La science est belle, elle permet de lever des mystères sur les archétypes du cerveau et tenter de comprendre pourquoi certains hommes ont compris l'évidence des triangles isocèles tandis que d'autres ne pensent qu'avec des angles obtus.

Si chacun faisait un peu plus de mathématique, l'humanité serait plus juste.

L'égalité des droits est une évidence.

Tout simplement parce que l'égalité des droites l'est depuis longtemps.

*

20. L'horoscope

Cancer

Amour

Premier décan : prenez une histoire d'amour au hasard et méditez dessus.

Deuxième décan : balayez vos doutes, ce que vous faites est bien et ce que vous dites vous ressemble.

Troisième décan : vous pensez avoir des choses à lui dire ? Ouvrez votre cœur et dites-le-lui bon sang !

Travail

Une réflexion sur le travail ne peut pas se passer d'un travail sur la réflexion. Persistez dans l'optique, et si la lumière vous traverse c'est que la vie est mathématiquement belle, aussi profitez d'un dimanche au soleil pour ne rien faire.

Santé

On ne veut pas vous flinguer le moral mais il va falloir faire attention et prendre soin de vous.

*

21. Mon voisin est une voisine (2)

Chacun sa place.

Je suis à ta gauche, à affronter la vie et des questions.

Depuis quand se connaît-on ?

Trop peu, trop tard et sans histoire, je m'en suis rendu compte hier.

Hier soir : le moment des moments en trop, celui où les non-dits deviennent insupportables. Je n'ose pas affronter la vérité, même pas pour moi-même, alors devant les autres, imagine !

Je ne parle pas de vérité qui s'empêtre dans des débats philosophiques et des questionnements sans fin à savoir si Platon était un con ou pas. Je parle de la vérité de ce qui se passe, sans avoir peur d'utiliser ce mot tout simple, et d'en utiliser d'autres sur ce qui arrive et qu'il faut bien avouer...

... je n'arrive pas.

Pas plus que je n'arrive à me rassurer du vert de tes yeux.

A me raccrocher à des nuances d'espoir.

Comment faire ?

Quoi dire ?

Il y a un tel monde entre dire et faire.

J'ai beau imaginer, laisser parler la vie des autres, la place ne m'offre aucune réponse, sinon celle de me dire que c'est beau...

C'est beau la vie.

Mais qu'en faire ?

Il n'y a que l'horoscope qui ait l'air de me tirer par la manche. Entre les mains de mon autre voisine, j'ai lu des signes. Je n'y ai jamais cru mais là pour une fois, mon horoscope a vu juste. Cancer, c'est un signe qui ne trompe pas et en ce moment précis, mon signe c'est mon destin.

Nous ne sommes plus sur les mêmes échelles de temps, toi et moi, et mon avenir se rétrécit à chaque nouvelle que j'apprends. Hier soir j'ai compris qu'il n'est plus question de courir pour moi, je ne serai jamais en haut d'un podium, tout juste bon à m'asseoir sur un banc et profiter du temps qui passe.

Et de tes yeux qui vont par deux.

La vie ne nous a pas donné l'occasion de vivre ensemble.

Je le dis sans regret, en serrant les poings dans mes poches. Ma vie est devenue trop courte, alors ouvrir mon cœur avant qu'il ne se referme, pourquoi pas ?

La place que tu m'as laissée, même si elle est toute petite, ce bout de chemin que tu m'as mis entre les mains, ce rendez-vous où l'on ne sait plus qui attend quoi de l'autre... J'y arrive pas... à pas.

Comment te dire ?

Parfois, on écrit *etc.* pour annoncer une suite. Là, malgré ma fin, nul doute qu'une histoire commence. Alors oui, j'ai peur mais je veux aussi te dire ce mot minuscule car tu me donnes envie de continuer :

Etc.

* * *

Épilogue : la voisine

Un creux
Une marguerite
Et des pétales à t'offrir

Un creux
Ma main
Qui se balade

Un creux
Une courbe
Arithmétique du vide

Un creux
Ton rire
Et des silences en parade

Un creux
Nos lèvres
Et des tant pis qu'on respire

Un creux
En creux
Des mots d'amour

Contact :

Emmanuel Lambert
Bulles de Zinc
26 bis avenue du château 44390 Saffré
06.71.44.97.51 – bullesdezinc@gmail.com